

III

Il me vient même à l'esprit, quoique ce ne soit guère la place d'une pareille évocation, ces trois lignes faites pour une autre :

Son nez dit : Qui sait ?

Sa bouche : Peut-être !

Ses yeux : Certainement.

Oui, certainement — il me semble l'entendre — je suis gaie. Je dis beaucoup de choses impossibles, cela se peut, car Miss n'est pas là. Mais je suis jeune, jeune comme un rayon d'aurore, jeune comme une prière d'enfant.

Peut-être... le serai-je toujours, car je me sens l'âme d'un oiseau, d'un oiseau ayant de longues ailes fortes et bien lisses, faites pour les grands vols, et malgré ma vivacité et l'air moqueur qui est écrit là, sur mon front, à travers mes boucles frisées, je suis bonne, allez ! Je suis la petite bête à bon Dieu qui va cherchant la lumière et s'endormira ce soir au sein d'une fleur, lassée de bonheur. Et qui sait ?...

Sa toilette était très simple, une robe de gaze bleue plissée autour de la taille enserrée d'un ruban qui retombait sur le côté. Et de son corsage à la vierge sa jeune poitrine, ses frêles épaules, sa petite tête—rose délicate à tige d'ivoire — émergeaient comme ces fleurs des eaux qui montent lentement vers le jour s'ouvrir à la surface s'endormir bercées.

Elle était légère et merveilleusement souple. C'était moi qui la suivais, me laissais guider. Nous passions à travers les couples fuyant de tous côtés, évitant les heurts maladroits, tantôt ici, tantôt là et dans cette fièvre de la valse qui la prenait tout entière, je sentais son souffle passer sur mon visage, près de mes lèvres entr'ouvertes qui s'en parfumaient.

Sur ma poitrine, son cœur tremblait plein d'illusions folles, d'aspirations inconnues, avide, s'enivrant de ces premières innocentes voluptés de la vie, dont il avait soif, ne se raisonnant pas encore, allant tout entier, sans réserve, toujours comme une joyeuse envolée de cloches dans l'air matinal.

Elle faisait son entrée dans le monde, fraîche et jolie comme une pâquerette des grands chemins ou

quelque fleur mignonne ayant vécu jusqu'alors dans le calme recueilli et les tièdes somnolences qu'ont les plantes des serres. La vie pour elle n'était qu'une chose bonne. Et cela se lisait tout au long à travers l'ombre des grands cils où, par instant, passaient quelques lueurs douces, étranges comme ce jour pâle qu'ont les jardins des cours intérieures en Orient.

Et elle parlait toujours.

C'était comme un babil, un gazouillis sans trêve, éclatant sous la feuillée où le soleil couchant se glisse, et il allait, le cher ramage, rythmé par la mélodie d'une valse, se traînant avec peine dans cet air troublé des fins de bal, éveillant en moi des félicités inconnues, des prières oubliées, des images sans nombre.

Et comme Dieu dans toute vie a placé un peu de bonheur, j'ai cru franchement le voir rayonner et venir à moi...

Vie d'amour tendre, vie à deux — promenades sans but, le soir au long des chemins creux plantés d'arbres où les feuilles tombées tournent dans le vent qui passe leurs valses de mort—veillées d'hiver dans sa chambre bien close, elle brodant quelque ouvrage, moi, lui lisant quelque poète qu'elle aime, tandis qu'au dehors la rafale gémit et nous fait tressaillir et regarder avec des envies folles de nous serrer bien près l'un de l'autre—douleurs du foyer, douleurs intimes bravement supportées à deux, bénies... J'ai vu, que dis-je ? j'ai vécu tout cela, un instant—trop vite.

IV

On m'envoya dans un régiment perdu en un pays du Nord, très triste.

La ville avait encore son enceinte de jadis flanquée de tours à mâchicoulis, de hautes murailles très anciennes, écroulées par endroits en d'étranges silhouettes mortes, ébréchées comme une mâchoire de vieille femme. On apercevait alors, à travers des rues très sombres et aux angles, des maisons à poivrières.

Dans les fossés, l'eau de la rivière coulait toujours, clapotant, glissant au milieu de tous ces débris et des broussailles qui les recouvraient,

avec une plainte grêle comme un râle épuisé, très doux.

Et sur cette chose noire où des toits enchevêtrés se voyaient, des cheminées d'usines montaient, exhalant sans trêve une fumée épaisse.

Il y faisait très froid et sur dix mois de l'année le ciel n'avait pas un lambeau d'azur. Il se traînait très bas, chargé de nuages gris bien tassés les uns sur les autres, monotones, désespérants, accrochant la flèche de la cathédrale et les girouettes des beffrois.

Quand venait le soleil, c'était comme un reflet d'une nuit des pôles, tant la lueur pâlie qui essayait de percer jusqu'à nous était peu de chose.

J'ai rencontré là, pour la première fois, la solitude et les heures d'effroi et de doute.

C'est vers elle alors que j'ai tourné les yeux. Et de toute cette ombre, de tout ce passé de jeunesse, elle est sortie, la chère petite image, plus aimée à chaque évocation, plus pure, plus triomphante.

Un an après, de retour à Paris pour quelques mois, je la retrouvai au bal travesti donné par la jeune marquise de Sauves inaugurant son hôtel de la place Malherbes.

Elle représentait la violette.

Sa robe, très courte, qui lui allait à ravir, en était parsemée. Elle en avait aussi dans les cheveux, à la ceinture et aux épaules. Toutes ces fleurs étaient naturelles et très belles. Un rien les faisait trembler et je ne sais pourquoi je m'obstinais à leur trouver comme de petites figures, de grands yeux tristes ayant ces regards doux d'êtres qui s'inclinent et vont mourir.

Toutes ces pauvres fleurs l'entouraient d'un charme profond qui la rendait plus rougissante, plus jolie que jamais.

Cet hiver-là je la revis souvent. Nous passâmes plus d'une heure charmante au bras l'un de l'autre, et quelle que fût la couleur de sa robe—rose, blanche ou mauve—pour moi, c'était toujours la même, "ma petite bleue".

Au lendemain de quelque soirée, sentant tout à coup comme un grand isolement me peser sur le cœur, j'écrivais à une femme, écrivain très connu, spirituelle et très bonne. Elle